

ÉDITORIAL

Tête-à-tête ?

Certains ont pris l'avion, le train ou leur voiture, d'autres ont passé des heures devant une webcam ; tous, ont pris le temps de la rencontre.

La forme entretien a ceci de particulier qu'elle accueille l'écriture d'un auteur qui porte la parole d'un autre. Soulignant la nature quasi utopique de l'entreprise, Louis Marin posait déjà cette question : «L'entretien, discours tenu à deux, est-il possible ?»¹ Oui, à condition d'accepter l'idée que tout entretien écrit est la fiction d'un entretien oral ; à condition, donc, de concevoir que l'entretien possède son écriture propre et ne se confond pas avec un compte rendu de conversation. À condition, enfin, que par la fluidité de son dialogue, il permette au lecteur d'accéder à la contemporanéité d'un propos, à la complexité d'une pensée, qui, soudain, semble couler de source.

À l'automne 2007, l'éditorial qui clôturait les 20 ans d'existence de la revue *La Voix du regard* servait le dernier numéro comme un ultime «plat de résistance»². Notre comité de rédaction, aussi friand de rendez-vous gastronomiques que de débats d'idées, renonçait alors à cette entreprise amicale, exempte de toute hiérarchie, qui permettait de diffuser les auteurs et les artistes que nous défendions. Difficile cependant de rester trop longtemps les bras ballants dans un contexte socio-politique qui ne force pas l'adhésion, d'où l'idée de créer un nouvel espace littéraire et artistique d'opinion. «Résister» est donc pour cette première livraison de la revue *Tête-à-tête*, non pas l'opportunité de prendre la plume en vogue de l'écriture insurrectionnelle, moins encore celle d'offrir au lecteur l'accès rapide à l'interview journalistique, mais plutôt celle de créer un lieu de libre pensée par la rencontre. Cette rencontre, avant d'être un échange de paroles, est un échange de temps, d'un temps généreusement donné de part et d'autre. Une revue, donc, et, qui plus est, une revue exclusivement composée d'entretiens qui se tient prudemment éloignée de ces côtes traîtresses que sont les nouvelles normes bibliométriques universitaires.

1. Louis Marin, *De l'entretien*, Paris, éd. de Minuit, 1997, p. 12.

2. «Trop de mots», éditorial, revue *La Voix du regard* n° 20, «Images interdites, figures imposées», Paris, 2007.

Alors, parler de «résister» ou résister en parlant ?

Il y a dans le fait de résister une forme d'immobilité impliquant la force décuplée de quelque chose qui ne cède pas. Si l'écrivain valencien Alfons Cervera s'oppose à cette conception passive de la résistance, il n'en dénonce pas moins radicalement l'écriture consensuelle issue de la Transition espagnole et que seuls quelques rares auteurs dissidents semblent vouloir éviter à tout prix.

Gilles Paté et Max Rousseau relèvent que l'immobilité du SDF ou du badaud qui s'arrête un instant dans la ville est définitivement empêchée : les corps immobiles n'ont plus droit de cité et le mobilier urbain, tout comme les dispositifs de gestion des flux, se chargent assez vite de les marginaliser. Et lorsque ces corps sont étrangers, ils sont parfois expulsés hors du territoire.

Qu'à cela ne tienne : les artistes Patrice Bernier et Olive Martin, avec l'aide de deux avocats, créent une plaidoirie-performance dans laquelle le droit des auteurs est opposé au droit des étrangers pour protéger d'une expulsion un artiste qui, parce qu'il est l'auteur et l'acteur d'une œuvre *in progress*, ne peut être reconduit à la frontière puisque son expulsion impliquerait la destruction d'une œuvre. Dans les couloirs inhospitaliers des tribunaux et des prisons, les jeunes hommes de l'ombre s'appellent René Vautier et Jean-Marie Boëglin. Tous deux nés en 1928, ils ont été de tous les combats à travers leur engagement politique dans le cinéma et dans le théâtre. Leurs entretiens rétrospectifs menés tambour battant balaient le xx^e siècle d'un souffle épique. Tandis que René Vautier, amusé, constate que son film *Afrique 50* a été détourné au profit d'un montage critique sur Youtube intitulé *Sarkolonisation*, Jean-Marie Boëglin affirme, solennel, que résister, ça n'est pas s'indigner, c'est savoir dire non.

C'est dans un phare «fictif mais réel» en Islande que Serge Comte préfère œuvrer à distance du monde de l'art. Développant non sans un certain esprit cabot son travail hautement poétique et résolument «basse déf», l'artiste fait l'éloge de l'être détendu qui dépose les armes, avec cette force unique de l'homme toujours à l'œuvre — bien qu'allongé dans son hamac — qui ne cherche pas le pouvoir mais rend compte d'une puissance.

Et c'est aussi d'un phare allumé sur mille citadelles que Noam Chomsky éclaire la politique étrangère américaine. En répondant à l'appel d'une nouvelle revue inconnue, le penseur américain fait encore la preuve de son goût immodéré pour le dialogue. En décortiquant certaines révélations de Wikileaks sur les programmes d'armement nucléaires mondiaux, il met en actes son habituelle «moralité intuitive» qui relève du bon sens et n'appelle pas la glose infinie qu'il critique tant, et feint de ne pas comprendre, dans la *French Theory*.

«Comment faire pour que cet entretien ne soit pas seulement un travail sur la résistance mais qu'il soit aussi acte de résistance ?»

C'est la question que (nous) pose Plinio Prado dans son entretien en élargissant ainsi l'espace de la rencontre non plus à son seul interlocuteur (l'auteur à proprement parler de l'entretien), mais à un lecteur invisible qu'il interpelle depuis l'intérieur de la revue, dans laquelle il met en doute l'efficacité de l'exercice auquel il vient pourtant fort brillamment de se prêter. Mais alors que les bonnes règles de la méthodologie commanderaient de commencer par interroger le lieu même dans lequel la pensée se matérialise, le penseur professionnel n'a pas résisté au charme de l'exercice et réserve sa question proprement ontologique sur l'entretien pour la fin, comme une bienheureuse parenthèse qui s'ouvre et que nous nous garderons bien de refermer pour l'instant.

Résister, ce serait déjà accepter de courir le risque de cet entretien que Marin définissait comme une réelle difficulté artistique ou esthétique qui est comme «la marche photographiée dans l'instantanéité d'un pas où le marcheur a toujours l'air de faire un faux pas, où son trébuchement, qui est celui-là même de la vie en marche, est à jamais immobilisé comme une chute sans rattrapage»³. Une sorte de passage à l'acte, donc, par les œuvres, par les engagements humains, par une certaine façon de transmettre, d'enseigner, d'écrire, de penser, d'être. Dès lors, l'entretien n'est pas à considérer ici comme le réceptacle de l'opinion du grand homme sur telle ou telle question qui secoue le monde. L'entretien serait plutôt un outil spécifique permettant d'interroger non pas le discours *sur* (le discours académique selon Marin, la conversation qui conserve et donc ne résiste pas selon Prado) mais le discours *de*.

De là au désir irrésistible de faire une revue, il n'y a qu'un pas.

Anna Guilló

Directrice de la rédaction

3. *Op. cit.*, p. 15.